Docteur Cabanès

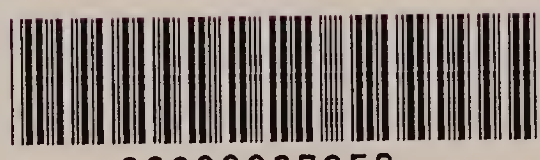
LA MÉDECINE en CARICATURE

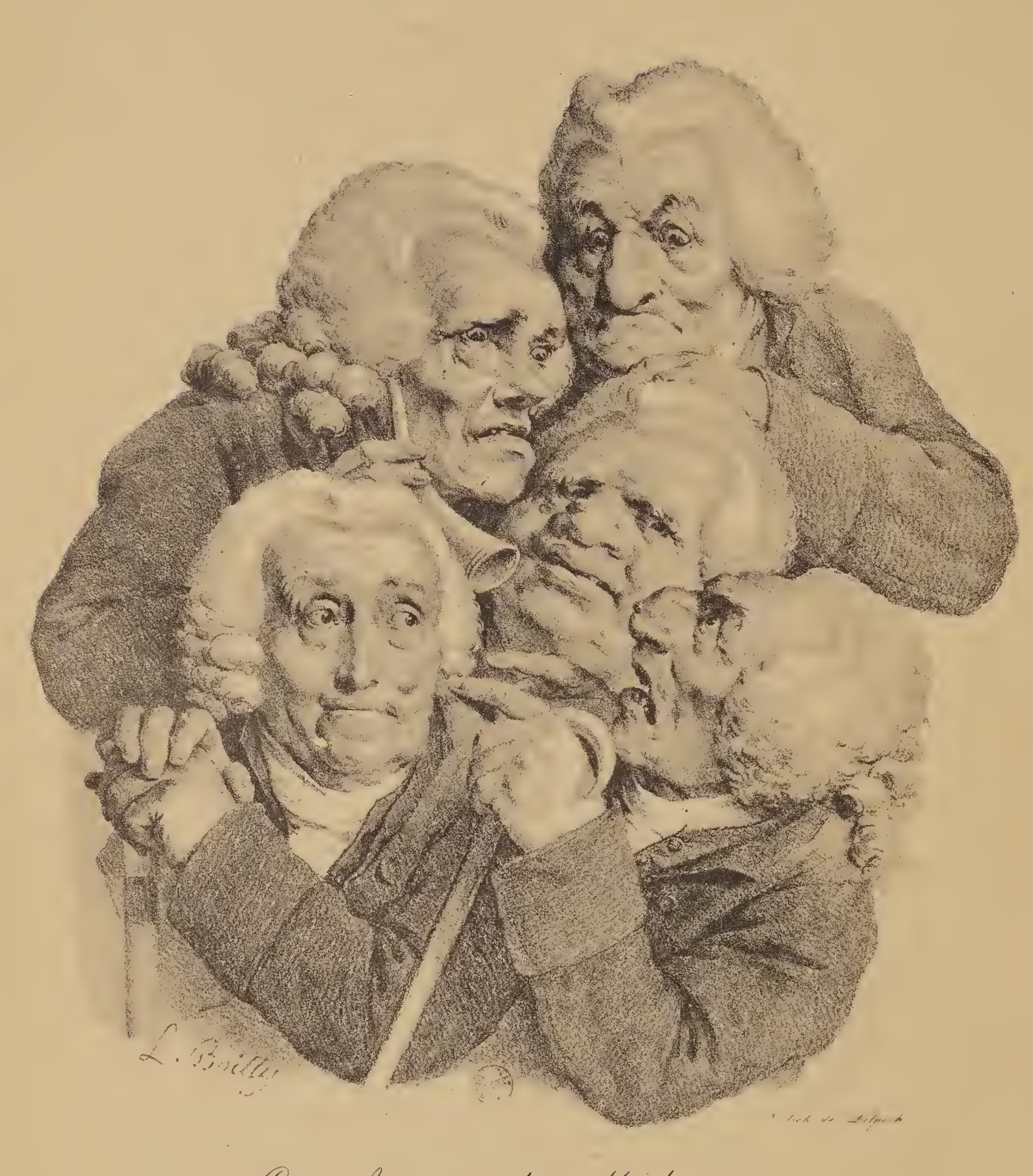


Édité par
P. LONGUET
34, Rue Sedaine, 34
PARIS

(2)

CVB





Consultation de Médecins,

1760.

Docteur Cabanès

LA MÉDECINE en CARICATURE

IV

LOUIS BOILLY ET SES "GRIMACES"



Édité par

P. LONGUET

34, Rue Sedaine, 34

PARIS


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



L'EFFET DU MÉLODRAME.

On a comparé Boilly aux petits-maîtres hollandais. Il s'en serait inspiré, à entendre messieurs les critiques, gens au jugement impeccable, comme chacun sait ; il imiterait Gérard Dow, Pieter de Hoog, Ter Borch, etc. Le regretté Henri Roujon a, selon nous, trouvé la note juste : " Boilly fut de chez nous, et délicieusement. Et d'abord, il fut la grâce même, la grâce toute française, et cette mignonne bourgeoise, dont l'élégance court de la tête aux talons et qui lui sert de modèle, c'est la Parisienne, la Parisienne du Directoire et du Ier Empire, plus tard, celle de la Restauration. Dans Boilly, on retrouve toujours la note d'époque ".

On l'a trop dédaigné, et si la réaction est un peu violente, qui l'élève aujourd'hui sur le pavois, c'est qu'une longue injustice ne se répare pas sans secousse.

Tel il apparaît dans son œuvre multiple, tel il était dans la réalité. Peu d'artistes inspirent une aussi profonde sympathie.

Ses origines furent des plus humbles. Elles sont intéressantes à rappeler, pour le témoignage qu'elles apportent à ceux qui soutiennent que l'atavisme n'est pas un vain mot.

Louis Boilly appartenait, en effet, à une famille où l'Art compta plusieurs de ses servants.

Son père, Arnould-Polycarpe, fils d'un menuisier, était sculpteur sur bois ; sa mère était fille d'un boulanger.

Un cousin, qui était à peu près de l'âge de Louis Boilly, André-Joseph, a fouillé, de son ciseau délicat, plus d'une boiserie, et on cite de lui une " chaire de vérité " en chêne, qui ornait l'ancienne église de La Bassée, son village natal, et que détruisit un incendie en 1856.

Louis Boilly, chez lequel s'était développée de bonne heure la faculté d'observation, et dont la curiosité fut sans cesse en éveil, s'amusa dès l'enfance, tantôt avec le crayon, tantôt avec le pinceau, à dessiner ou à barbouiller des toiles, comme si un instinct secret le poussait dans la voie où il devait plus tard s'illustrer. On a relaté, à cet égard, une anecdote, que la tradition locale a conservée, mais dont il serait téméraire de garantir l'authenticité.

Un M. Pollet, pharmacien à La Bassée, le pria de lui faire une caricature d'apothicaire qu'on pût sculpter en bois, et qu'il pût placer au fronton de sa pharmacie, comme il était d'usage, au moins en ce temps, dans le pays. Le jeune artiste se mit à la besogne ; il rendit si bien la figure du disciple de Galien, et le cousin de Boilly, le sculpteur sur bois, reproduisit si fidèlement le modèle, que toute la ville défila devant l'image satirique, et que chacun s'esclaffa aux dépens de celui qu'elle représentait. L'infortuné " potard " n'eut d'autre ressource que de reléguer au grenier la malencontreuse effigie.

Le père de Boilly, qui, comme beaucoup de pères, ne devinait pas, chez son fils, l'avenir qui lui était réservé, bornait son ambition à en faire comme lui un artisan, un peintre en bâtiments, métier d'un profit plus assuré que celui de peintre de genre, et moins aléatoire. Mais, sur ce point comme sur d'autres, il se pourrait que la légende vint contrarier une fois de plus la vérité.

Arriva le moment où le jeune homme dut prendre une détermination : resterait-il auprès de ses parents, pour continuer leur commerce, ou ne tenterait-t-il pas la fortune, en s'expatriant ? C'est à ce dernier parti qu'il se résolut. Un petit écu en poche, son seul viatique, il quitta, tout joyeux, son village, un bâton noueux sur l'épaule, au bout duquel pendait le mouchoir contenant quelques modestes hardes, qui constituait tout son équipement.

Comme sa bourse était assez plate, il fit une première étape non loin de son lieu de départ, à Douai, ville distante de cinq lieues environ de La Bassée. Il y fut accueilli par un de ses parents, prieur des Augustins, qui l'installa dans son monastère et lui laissa



La Malade.

toutes facilités pour se livrer à son passe-temps favori. Il s'acquitta envers ses hôtes en faisant leurs portraits.

Boilly aurait séjourné pas moins de cinq ans à Douai, employant son temps à peindre des portraits et des tableautins, représentant les scènes qui se déroulaient sous ses yeux. Au bout d'un an, il était parvenu à réaliser assez d'économies pour envoyer à ses parents un petit pécule de vingt-cinq louis, afin de leur démontrer qu'il pouvait désormais vivre des fruits de son travail.

Boilly quitta Douai pour Arras. Il s'y créa bien vite des relations, et notamment, il s'y lia avec un avocat qui devait remplir quelques années plus tard le monde du bruit de son nom : M[e] de Robespierre ! Il le peignit en pied, et cette toile serait, nous dit-on, conservée aujourd'hui au Musée de la Ville de Paris, à Carnavalet.

A Arras, il aurait composé jusqu'à trois cents portraits, dont celui d'un professeur à l'Ecole de Médecine, chanoine de cette ville. Louis Boilly fit, à Arras, la connaissance de celle qui devait bientôt devenir sa femme, Mademoiselle Daligne, qu'il épousa en 1787. Sa jeune épouse lui servit, sans plus tarder, de modèle ; on retrouve, dans nombre de scènes galantes, sa taille svelte et ses traits gracieux.

Il est toujours intéressant de saisir à son aurore l'éveil du génie, de le suivre dans son évolution. En constatant où sont allées les préférences de l'artiste à ses débuts, on peut déjà pressentir quels sujets le retiendront plus tard. Outre les petits-maîtres hollandais, dont nous avons signalé l'influence sur Boilly, les compositions de Chardin, de Huet, de Lépicié, le transportaient d'enthousiasme. Joseph Vernet, Hubert Robert, n'avaient pas de plus fervent admirateur. De cet amalgame jaillira son génie propre ; et s'il s'inspira de ses devanciers, il sut rester lui-même et se créer une incontestable individualité.

De la première phase de la carrière qu'il devait parcourir, nous ne retiendrons qu'un tableau, qui nous touche de près. Le 21 août 1791, un décret ayant ouvert les portes du Louvre à tous les artistes, "Français ou étrangers, membres ou non de l'Académie de Peinture et de Sculpture", Boilly envoya un tableau intitulé simplement : *Scène familière.* Il est plus connu sous ce titre qui lui convenait mieux : *L'Evanouissement :* un mari, dont l'angoisse se peint sur le visage, soutient d'une main sa jeune femme défaillante, tandis que l'autre main cherche à saisir la sonnette de l'appartement, pour appeler à l'aide. Cette œuvre obtint le plus vif succès ; on en admira surtout "le coloris frais et fin".

Croirait-on qu'un homme qui peignait des sujets d'une allure aussi anodine, ait pu, à un certain moment, risquer la guillotine ?

CITROSODINE

Affections de l'estomac, viscosité du sang

4 à 8 comprimés 3 fois par jour

STRYCHNAL

10 fois moins toxique que la strychnine

2 à 4 granules ou 1 à 2 ampoules par jour



Les Sangsues

85.



LA PREMIÈRE DENT.

CITROSODINE

Affections de l'estomac, viscosité du sang

4 à 8 comprimés 3 fois par jour

STRYCHNAL

10 fois moins toxique que la strychnine

2 à 4 granules ou 1 à 2 ampoules par jour



LA DERNIÈRE DENT

les estampes, un peu trop libres, qu'il avait jusqu'alors conservées, et se mit à esquisser son *Triomphe de Marat.* En exaltant ainsi l'*Ami du Peuple,* il se créait une sauvegarde, qui le préserverait, au moins pendant quelque temps, des attaques plus ou moins sournoises, de ceux qui l'accusaient de tiédeur. Le *Triomphe de Marat* est une page d'histoire ; la plupart des personnages qui y figurent ont été croqués sur le vif ; cette peinture est remarquable de mouvement et de vérité.

A s'en rapporter à un de ses compatriotes, Boilly aurait été de nouveau l'objet de persécutions révolutionnaires, jeté en prison sans qu'on eût daigné lui faire connaître les causes de son arrestation ; il en avait éprouvé un tel saisissement, que ses cheveux auraient blanchi en 48 heures ! Or, dans tous les portraits qu'on a de lui, de 1791 à 1832, il a les cheveux très noirs, et, du reste, il portait perruque. C'est ainsi que souvent on écrit l'histoire.

A nous en tenir aux sujets qui doivent de préférence fixer notre attention, nous en signalerons deux qui portent en eux-mêmes leur date : la *Craniologie* rappelle l'époque où florissait la doctrine de Gall ; *La Vaccine ou le Préjugé vaincu* est de 1807 ; bien que postérieure aux expériences de Jenner, cette estampe évoque l'inoubliable découverte grâce à laquelle ont été préservées tant d'existences humaines.

Deux lithographies bien connues, composées en 1826, représentant *La première dent* et *La dernière dent,* sont de la manière qui a les prédilections de l'artiste, lequel a préludé ainsi à des compositions d'un genre tout nouveau, qui ont plus fait pour préserver son nom de l'oubli que ses toiles de plus grandes dimensions, ou ses tableaux d'une facture plus achevée.

L'effet du mélodrame est une lithographie de 1830. Elle ne comprend pas moins de 23 personnages : dans une loge une femme vient de se trouver mal ; un médecin lui fait respirer des sels. Les spectateurs qui les entourent attendent avec anxiété l'issue de ce menu drame qui se joue dans la salle, et les détourne un moment de la pièce qui se joue sur la scène. Seul, un gros monsieur continue à sommeiller, indifférent à ce qui se passe autour de lui.

Dans *La visite chez la nourrice*, une jeune femme examine si la dentition de son enfant commence à s'opérer.

La petite précaution nous montre une belle dame écartant un peu de sa robe son garçonnet et l'invitant à satisfaire le " petit besoin " qui le tourmente.

Boilly excelle dans ces scènes du foyer domestique, et l'on a pu dire, avec beaucoup de justesse, que " nul parmi ses contemporains, non pas même le sentimental Greuze ou l'enjoué Frago —



Le Magnetisme.

79.



Le second mois.



Le Neuvieme Mois.

n'a rendu, comme Louis Boilly, la grâce mutine du gamin qui s'essaie à farder la joue de sa grande sœur, ou de la fillette qui lorgne sa poupée à travers les bésicles de son aïeule[1] ".

Mais ce qui, pour nous, a un tout autre attrait, ce sont ces groupes de têtes, connus sous le nom de *Grimaces,* dont Boilly conçut la première idée en 1823, et où son humour s'est donné libre carrière.

La plupart, sinon toutes ces Grimaces, ont été lithographiées à la fois en noir et en couleur. Plus tard, on en a publié des épreuves très inférieures.

Il n'est aucun collectionneur qui n'ait vu de ces estampes, dont certaines réunissent plusieurs têtes, d'une fantaisie plus ou moins outrée ; " par exemple, des gourmands, qui hument, avec des expressions diverses, le fumet des victuailles ; dans un autre groupe, des savants ridochés, ou des avares soupçonneux ; ou des hommes et des femmes, affligés de nez camards, etc. [2] ".

Disons, tout de suite, que les médecins n'ont pas été trop maltraités par le doux satirique ; son malicieux crayon les a sinon épargnés, du moins à peine effleurés. Il y a, il est vrai, la *Consultation,* de 1760, qui rappelle un peu la manière de Hogarth. Considérez ces vieux médecins tout emperruqués, comme il était de mode en ce temps ; chacun a sa physionomie propre. A remarquer, surtout, le confrère que sa surdité oblige à se servir du cornet acoustique, et qui doit prendre à la discussion une part assez... lointaine.

Dans le groupe médical de 1823, l'artiste n'a voulu représenter que de jeunes praticiens, frais émoulus de l'Ecole, qui paraissent plus soucieux de coquetterie, que du sort des malades confiés à leurs soins. Pendant que l'un s'occupe à feuilleter un livre, nous n'oserions dire de médecine, un autre se cure les dents sans vergogne ; tandis qu'un troisième manie la loupe, si ce n'est un monocle, qui, tout à l'heure, lui donnera l'air de fatuité qu'il recherche, pour faire la conquête d'une belle.

L'application de sangsues, l'examen de la malade, la Vaccine n'ont rien de positivement caricatural ; tout au plus, y verrions-nous des charges, d'où la méchanceté, sinon une pointe de malice, est exclue.

Les lithographies qui se réclament plus spécialement de notre art, sont au nombre d'une douzaine environ. Ce sont, outre les deux groupes de médecins consultants, dont nous avons parlé plus haut, le *Baume d'acier,* c'est-à-dire l'extraction dentaire avec un instrument

---

(1) Louis Vauxcelles (*L'Eclair*, 21 Juin 1924), à propos de la rétrospective Boilly à l'Hôtel Charpentier.

(2) Arsène Alexandre, *l'Art du rire et de la caricature.*



Le baume d'acier.

d'acier qui ne pouvait être encore le davier, pas encore inventé, *les Epoux assortis,* où nous est montré un homme enlevant son œil artificiel, tandis que sa femme ôte son râtelier.

La grossesse est représentée par deux images qui comptent parmi les plus joliment venues de la série : le *Deuxième mois* et le *Neuvième mois*. Citons, enfin, pour être à peu près complet, le *Magnétisme,* les *Bossus,* et nous croyons bien n'en pas oublier.

Il nous reste à dire quelques mots d'un Album de caricatures, se rapportant, pour la plupart, à des personnages qui appartiennent à notre corps, et que nous avons eu la bonne fortune de feuilleter jadis chez son heureux possesseur, M. le Professeur Tuffier, dont nous n'avons pas à vanter la bonne grâce et la courtoisie, qui lui sont coutumières. Ce sont des aquarelles assez poussées, et dont quelques-unes appellent un commentaire, si laconique soit-il.

Voici un ancêtre qui a vu la fin du règne de Louis XVI, la Révolution, l'Empire, la Restauration, qui, après avoir été l'archiâtre de Louis XVIII et de Charles X, a failli occuper le même poste auprès de Louis-Philippe. A l'âge de 90 ans, il sollicitait encore la succession du confrère qui détenait la place ; et comme le roi lui répondait : — " Je n'ai aucune raison de me séparer d'un bon serviteur " ; — Qu'à cela ne tienne, Sire, répondit Portal, je me contenterai de sa survivance. On aurait pu dire de l'insatiable Portal ce qu'on dit, plus tard, d'un illustre chimiste, quand il mourut : " Ci-gît, à la seule place qu'il n'ait pas sollicitée ! " Boilly a représenté Portal la perruque tout de travers, dans un carrosse archaïque, avec la Mort comme valet de pied.

Une autre caricature, dûe au même pinceau, nous montre Hallé, un des médecins de l'Empereur, s'entretenant avec Cassini, de la dynastie des astronomes portant ce nom glorieux.

Quel est cet autre personnage, plongé dans une méditation profonde, en contemplant la préparation qui " mijote " dans un creuset ? Sans doute est-ce " ce composé qui non seulement tend toujours à se décomposer lui-même, mais encore à détruire tous les corps qui s'en approchent de trop près.... ce corps mystérieux (qui) va jusqu'à détruire certains corps, comme pour le plaisir de les détruire, c'est-à-dire sans rien leur prendre et sans rien leur donner (1) ? " Vous avez deviné qu'il s'agit de l'eau oxygénée, et de son inventeur, le Baron Thénard.

N'essayez pas de reconnaitre sous les traits d'une sirène, le naturaliste Lacépède, bien que le large cordon qui barre son thorax

---

(1) *Eloge de Thénard,* par Dubois, d'Amiens.



Les nez camards.

81.

désigne suffisamment le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur de Napoléon.

On trouve encore, dans ce précieux album, les caricatures de Villemain (en singe) ; il était si laid ! Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Thouin, le jardinier du Muséum ; mais nous sommes déjà bien loin de notre art !...

En dehors de ces portraits-charges, on doit à Boilly quelques portraits de praticiens célèbres de son temps. Citons seulement les effigies de Corvisart, d'Antoine Dubois, d'Heurteloup, et du chirurgien en chef des armées, le baron Percy.

Et maintenant, s'il nous faut conclure, nous dirons que l'œuvre de Boilly respire, dans son ensemble, la santé, la bonne humeur, la joie de vivre. Rien de conventionnel, de maniéré, de précieux : c'est la nature sans artifice, dans toute sa simplicité. On ne saurait mieux caractériser Boilly qu'en disant qu'il fut, avant tout et surtout, un artiste consciencieux. Toujours animé par le scrupuleux souci de faire vrai, il n'eut pas d'autre objectif. Réaliste, si l'on veut ; mais son réalisme fut de bon aloi, et nous ne voudrions pas qu'on vit un reproche là où nous ne prétendons qu'à louer. Alors qu'on ne parlera plus de peintres beaucoup plus fameux, on recherchera ces documents sur la vie et les mœurs d'une époque, déjà plus éloignée de la notre par l'esprit et les habitudes que par les années. Boilly comptera toujours des admirateurs parmi ceux qui aiment la saine gaieté française et qu'éloignent les doctrines, si contraires à notre race, d'un pessimisme desséchant.

Et, à ce propos, qu'il nous soit permis, en terminant, d'évoquer une anecdote, qui nous fut naguère contée par notre ami, le très distingué journaliste Georges Montorgueil.

Boilly, nous disait-il un jour, a, le croiriez-vous, un fanatique de ses œuvres en la personne d'un fonctionnaire qui semblait, pourtant, bien peu préparé par son emploi à goûter ce genre de talent : ce fonctionnaire c'est... l'ancien greffier de la Morgue, l'excellent M. Pierre !

— Combien je regrette, comptait-il à son interlocuteur, que Boilly ne soit plus de ce monde ! Que de beaux sujets il trouverait ici, à la Morgue ! Tenez, Monsieur, je le mettrais dans un petit coin de la salle d'exposition ; il observerait, collées à la cloison vitrée, les têtes de ceux qui contemplent ces visages, figés pour l'éternité ; et il traduirait, par le crayon, l'horreur chez celui-ci, l'angoisse chez celui-là, la gouaillerie chez cet autre... Que d'impressions il nous restituerait, et quelle nouvelle série de *Grimaces* en pourrait résulter !...



Les Bossus

Et M. Pierre, ayant dit, fredonna un couplet de Désaugiers, dont il connaissait par cœur tout le répertoire.

Nous gagerions que les mânes de Boilly, l'intime ami du chansonnier, en ont tressailli d'aise.

Dr CABANÈS.

Paris, Janvier 1927.



Consultation de Médecins.

1823.

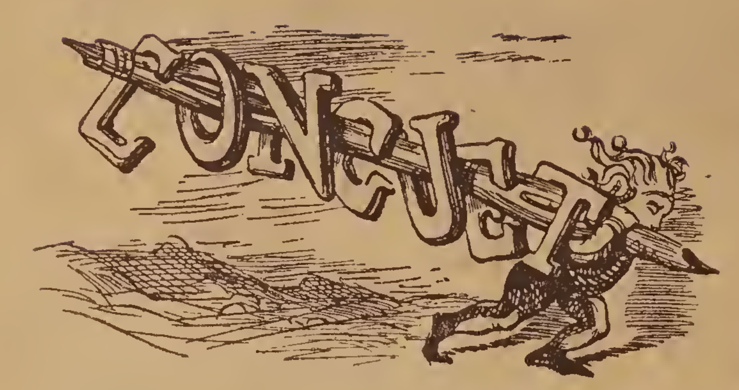
LABORATOIRES P. LONGUET

34, Rue Sedaine

PARIS

H. PORTIER, Imp. Art.

29, Rue Boissière, Paris



d'après G. Doré